

Le combat des gendarmes Bouko (†), Thill (†), Noerdinger, Peiffer et Boulanger¹ contre l'envahisseur allemand, à Visé, le 4 août 1914.

(HonCons. Gil.L. Bourdoux)

La 2^{ème} armée allemande, commandée par von Emmich est en route vers la Belgique et le France. Un flot ininterrompu de troupes est en marche : bataillons de cyclistes, de fantassins, de cavaliers et troupes transportées dans des centaines de véhicules motorisés. Le 4 août 1914, on apprend successivement que les Allemands avaient franchi la frontière vers 8 heures, avec des colonnes de toutes armes d'environ 10.000 hommes chacune, par les routes de Gemmenich, Henri-chapelle, Limbourg, Spa, Stavelot. Les unités de cavalerie allemande poussent vers l'Ouest en vue de couvrir le déploiement et la mise en place des quatre armées qui doivent traverser la Belgique. Cette première phase devait être terminée pour le 12 août.

Le 4 août 1914 au poste frontière de Gemmenich, vers 8h15² du matin, un détachement de Uhlans, des hussards allemands se présente. Les deux gendarmes qui se trouvaient au poteau-frontière, Thill et Conard³, leur enjoignent de s'arrêter : Halte ! Frontière belge. Ils leur font remarquer, conformément aux instructions, qu'ils pénétraient en territoire neutre. Les cavaliers se sont arrêtés, leur officier s'avance et lit la proclamation de von Emmich qui en substance dit « Laissez nous passer ». « (...) *C'est à mon plus grand regret que les troupes allemandes se voient forcées de franchir la frontière de la Belgique. ... la neutralité de la Belgique ayant déjà été violée par des officiers français, ... Mais il nous faut le chemin libre. ...Belges à vous de choisir. ... Je donne des garanties formelles à la population belge qu'elle n'aura pas à souffrir des horreurs de la guerre ; ... (sé) von Emmich* »

Par ailleurs, le maréchal des logis Béchet enfourche son vélo pour aller au poste télégraphique prévenir sa hiérarchie, il partira ensuite avec des télégrammes pour Liège et Bruxelles. Il en déposera une copie aux gares de Bleyberg et Aubel. Immédiatement, le commandant de brigade Noerdinger a donc signalé à l'état-major une très forte patrouille de cavalerie allemande d'environ 25 hommes. C'est ainsi aussi que dans la matinée mémorable de cette lourde journée, à la Chambre des représentants, Monsieur de Brocqueville annonça, un télégramme à la main, que notre territoire était violé par l'ennemi.

L'alarme est donnée et conformément aux ordres qu'ils ont reçus, les gendarmes de la brigade de Gemmenich⁴, sur leurs vélos et coiffés de leurs bonnets à poils, porteurs de leur carabine, de toutes leurs autres armes, de leurs munitions réglementaires se retirent vers Liège par les routes qui longent la frontière hollandaise. Ils décident de passer par Sippenaken, Teuven, Remersdaal, Voeren, Moelingen et Visé. Tout au long de leur route, les gendarmes continuent de remplir leur mission et d'observer et surveiller l'ennemi qui continue d'avancer. Ils veillent à ce que leurs carabines soient chargées, prêts à faire feu en embuscade si l'occasion se présente.

Vers 13 h. 15⁵, ils sont cinq⁶ gendarmes, à vélo, venant de Gemmenich en passant par Moelingen, à entrer dans Visé, dont le quartier nord paraît désert. Henri Noerdinger, maréchal des logis chef, commande ce peloton. Sous sa direction, les gendarmes arrivent aux premiers faubourgs de Visé.

Ce que nos hommes ne savent pas, c'est que de forts éléments allemands de reconnaissance ont déjà atteint le cœur de la cité de l'oie. Arrivés par la Trairie, ils s'arrêtent d'abord au carrefour de la rue de la station et des récollets. Leur progression a été retardée par les obstacles dressés sur les routes et juste devant Visé, ils ont dû réduire une forte barricade érigée sur la route de Berneau, non loin de la gendarmerie. Le pont est détruit et de l'autre côté il y a les troupes du

12^{ème} de Ligne. Ils sont 450 étalés sur 4 km, sans canons ni mitrailleuses. Ils vont tenir l'envahisseur en échec pendant plusieurs heures.

Mais revenons-en à nos gendarmes. Alors que l'ennemi est aux portes de la ville, dans la ville aussi, silencieux, ils passent l'un après l'autre, devant le collège Saint-Hadelin. A une centaine de mètres du carrefour de la rue Dodémont et de la route de Mouland, le premier des gendarmes, en tête de colonne, lève un bras et pousse un cri d'alarme. D'un même mouvement les hommes font halte.

Les vélos sont prestement jetés sur l'accotement et chacun, d'un coup d'épaule professionnel et déterminé, fait virer la carabine Mauser chargée qu'il porte en bandoulière. Un coup de feu éclate en provenance de la rue Dodémont et qui fatalement touche le maréchal des logis Auguste Bouko. Abattu, il tombe en face de la maison Villers. Le soldat qui a fait feu s'enfuit par la rue de la Station. Le gendarme, digne et vieux soldat, dans sa tenue ressemblant à celle des grognards de l'empire, s'est écroulé. Il a 51 ans et est en service à la gendarmerie depuis 1884.

Devant les autres gendarmes, une fusillade éclate dans un fracas assourdissant. Des dizaines et des dizaines de soldats gris, des ennemis, agenouillés, couchés, debout, braquent leur arme sur les audacieux gendarmes qui, au lieu de faire demi-tour, acceptent froidement cette lutte terrible et inégale.

La scène est terrible, poignante : Un genou en terre, le commandant du petit groupe, le maréchal des logis-chef Henri Noerdinger, s'est crânement posté au milieu de la rue et a poussé un cri, un rugissement presque qui domine le carme de la mousqueterie: « *Vive le Roi* », « *Vive la Belgique* »⁷. Tout autour de lui, ses hommes agenouillés dans la poussière du chemin, se sont mis en position de tir. Sans se soucier des balles qui s'abattent en averses drues, ils se sont placés face aux tirailleurs ennemis, de façon que rien n'obstrue leur champ de vision. Leurs énormes bonnets à poils, assujettis par la jugulaire, leur donnent l'air farouche et redoutable de vieux grognards venus des lointains irréels de la légende, des guerres napoléoniennes.

Ils profitent des arbres ou des encoignures pour se protéger au mieux. Calmement, ils épaulent, visent, pressent la détente, ouvrent et referment le verrou de leur mauser. Devant eux, plus de cent fusils crépitent. L'armée allemande est bien équipée avec armement et uniformes adaptés à une guerre moderne face aux troupes belges et étrangères en uniformes rutilants du 19^{ème} siècle.

Le Vieux Rempart de Visé et la prairie Leers qui s'étale à gauche du chemin, sont hérissés de casques à pointe. Les rues de la ville sont à l'époque bordées partout de hauts arbres derrière lesquels ils vont s'abriter. Les balles allemandes passent en rafales, raclent la route, écorcent les arbres, arrachent des flocons de poussière rouge aux murs en briques de la maison Brouwers.

L'abbé Goffin, directeur du collège Saint-Hadelin, attiré par le bruit de la fusillade, accourt. Depuis la veille une ambulance de la croix-Rouge a été installée dans l'établissement scolaire. A peine a-t-il pu se rendre compte de l'effroyable combat où sont engagés les gendarmes belges, qu'il aperçoit celui d'entre eux lourdement tombé à la renverse, abattu et mourant comme nous l'avons vu. Il s'agit d'Auguste Bouko⁸.

Le prêtre se précipite, se penche sur le moribond, ...

Nous laissons la parole à M. l'abbé Goffin, directeur du Collège Saint Hadelin à l'époque : « (...) *Je me trouvais à table lorsque j'entendis les cris de 'Vive le Roi !' 'Vive la Patrie !'* C'était pour moi la première sensation de la guerre. Je sortis et arrivai devant la porte, j'entendis la fusillade et vis tomber l'un des gendarmes. Je m'approchai pour lui donner l'absolution. Mais tout était fini, et je me relevai. »

« *Le boulevard était rempli d'allemands. Cinq gendarmes, tout à côté de moi continuaient à tirer et, levant les bras, je m'écriai : ' Mes chers amis, votre dernière heure est arrivée, demandez pardon à Dieu, je vous donne l'absolution.' »* Vision d'épopée ! Les détonations et surtout les balles fusent de toutes parts, hachant de courtes interruptions, les émouvantes prières qui s'égrènent imperturbablement.

Les allemands dévalent maintenant sur la crête du boulevard et dans la prairie Leers située dans le haut de la rue de Mouland. Nos gendarmes sont cernés de toutes parts. Les renforts allemands arrivent de partout. Les verrous des fusils s'ouvrent et se referment avec de brusques grincements métalliques. La ronde sinistre des balles s'affole, mais ils continuent à tirer malgré l'ennemi bien supérieur en nombre.

Le maréchal des logis Nicolas Peiffer : « *A peine m'étais-je avancé d'une vingtaine de mètres, qu'une patrouille de cyclistes allemands descendait le boulevard de la ville et ouvrit le feu à volonté sur moi. Je fus finalement touché par trois balles, dont une au genou gauche, une au mollet et la troisième au bras droit.* » Il s'affaisse en face de la maison Brouwers non sans avoir déchargé aussi son pistolet sur les assaillants. Les allemands s'avancent sur la route de Mouland tirant sur Eugène Boulanger qui abrité leur fait payer leur avance. Écoutons peiffer : « *Jusqu'au moment où une balle traversant l'arbre derrière lequel il s'est abrité vient lui fracasser la main et le met hors de combat.*

La tempête de feu s'acharne sur les hommes. »

Une nouvelle fois, nous donnons la parole à l'abbé Goffin : « *(...) je vis tomber un gendarme dont le sang gicla contre le mur, à 2 mètres de là. De toutes parts, les allemands nous entouraient. Un instant après, un gendarme tomba à nouveau, puis un autre qui s'éroula et roula sur lui-même. Le cinquième tirait toujours et, bientôt touché, il tomba grièvement blessé.* »

Trois allemands se ruent sur Peiffer pour l'achever mais faisant demi-tour tirent sur Jean-Pierre Thill.

Un cri perçant jaillit dans le vacarme. Le gendarme Thill, agenouillé près de la maison Brouwers, vient de laisser choir son fusil. Le maréchal des logis Peiffer, toujours : « *Thill a été tué d'une balle dans la tête, dans la porte de la maison devant laquelle j'étais tombé.* » Du côté gauche de sa tunique, un jet de sang gicle et ruisselle en longues traînées rouges sur le mur de l'immeuble. Une balle lui a sectionné l'aorte. Son bonnet à poils, aujourd'hui conservé comme une relique au musée de la Police intégrée à Bruxelles, est tout maculé de sang.

La lutte désespérée continue cependant. Les Allemands, exaspérés par la folle témérité des adversaires qui semblent narguer leurs centaines de fusils, mettent une mitrailleuse en batterie. Bientôt, un crépitement régulier domine le tohu-bohu de la fusillade... Le Maréchal des logis chef Henri Noerdinger est blessé à son tour. Le maréchal des logis chef Boulanger a continué de tirer de derrière un arbre de la route jusqu'au moment où il eût la main gauche perforée d'une balle et fut fait prisonnier par les Allemands. Alors seulement, la tragique empoignade prit fin. Noerdinger se trainera le soir péniblement vers le collège St Hadelin où il recevra des soins. Le gendarme Justin s'y rendit ensuite le lendemain vêtu d'habits civils prêtés par Mademoiselle Brouha.

Deux morts et trois blessés restent sur le terrain de ce terrible et premier accrochage.

Il importe de noter et de souligner aussi que les Allemands ont rendu hommage à la lutte opposée par les six gendarmes en face d'un nombre considérable d'ennemis. En effet, dans la brochure « *La grande Guerre – Liège* », par Marschal von Bieberstein, capitaine, officier de liaison à l'Etat-major, on peut lire ce qui suit : « *Il y eut à Visé de violents combats avec des*

gendarmes et des fractions du 12^{ème} Régiment d'infanterie belge. L'intervention de monsieur l'abbé Goffin (...) au milieu des gendarmes au combat, permit à la gloire guerrière de disputer cet homme de bien à l'héroïsme du sacerdoce. (...) Plusieurs issues se présentaient à eux dans cette agglomération pour fuir et se dérober aux coups redoublés, mais les gendarmes ont préféré brûler leurs dernières cartouches jusqu'à ce qu'ils fussent mis dans l'impossibilité de continuer la lutte. »

Donnons encore brièvement la parole à Peiffer : « (...) les premiers allemands venus près de moi, blessé, le fusil braqué en ma direction en disant : « Scweinehund, Sie wollen nichts anders als den Krieg » Ils ont pris mon fusil, coupé mon ceinturon pour avoir mon pistolet et mon yatagan. Ils ont commencé à me questionner sur les forces des troupes des environs de Visé, ... Je suis encore resté sur la route, baigné dans mon sang bien longtemps, ... je fus ramassé par le Directeur du Collège Saint Hadelin et quelques civils ... un docteur a pu me donner quelques soins et extraire une balle du genou. Je suis resté à Visé jusqu'au 18 août 1914, date à laquelle la Croix-Rouge hollandaise est venue me chercher et me transporter à Maestricht où je suis resté à l'hôpital jusqu'au 9 août 1915. »

Il importe par ailleurs d'encore noter que des quatre gendarmes blessés, un seul fut fait prisonnier par les allemands. Les trois autres, après avoir été soignés pendant quelques temps à Visé, et à Maestricht, comme nous venons de le voir, parvinrent à s'évader et à rejoindre le front. Le gendarme Boulanger sera prisonnier des allemands à partir du 4 août 1914 et rentrera de captivité le 31 décembre 1918. Le maréchal des logis-chef Noerdinger sera soigné en pays occupé puis rejoindra l'armée de l'Yser en passant par les Pays-Bas.

Tels furent les premiers de « Ceux de Liège ». Ils s'appelaient: Auguste Bouko (†), Jean-PierreThill (†), Henri Noerdinger, Nicolas Peiffer, Eugène Boulanger⁹. Auguste Bouko, né le 15 septembre 1863 à Limerlé comptait cinquante et un ans d'âge et plus de trente années de service à la gendarmerie. Il a été décoré de l'ordre de Léopold II à titre posthume. Jean-Pierre Thill, né le 25 septembre 1883 à Tontelange, n'avait que trente ans et huit années de service à la gendarmerie. Il fut également décoré de l'ordre de Léopold II. La dépouille de Thill repose à Visé et celle de Bouko a été transféré à Liège après la guerre.

Après la guerre, les Visétois reconnaissants érigèrent une stèle d'honneur à la mémoire de Bouko et de Thill. En 1942, les soudards de Hitler détruisirent haineusement cette plaque commémorative, laquelle fut reconstruite après la libération, adossée au mur du bâtiment de l'Administration des postes, sis Grand Place.

Bibliographie :

LECLERCQ, Alain, Les plus grands combattants belges de 14-18, Bruxelles, 2014.

PEIFFER, Nicolas, Campagne de 1914 de la brigade de gendarmerie de Gemmenich, Rapport peiffer sur les événements de Gemmenich, manuscrit, s.l., s.d., Musée de la police intégrée, Bruxelles.

QUOILIN, Léon, Sous le signe du souvenir d'une glorieuse phalange, 4 août 1914, Héros immortels : Le maréchal des logis de gendarmerie Auguste Bouko et le gendarme Jean Thill, in : Les vétérans de la gendarmerie, numéro spécial, 13^{ème} année, 1964.

MAQUA, François, Une étincelle d'histoire, Bouko et Thill, in : Revue de la gendarmerie, n° 14, Bruxelles, Gendarmerie, s.d.,.

X, Les premiers soldats du devoir, in : Chronique de la gendarmerie nationale, n° 9, pp. 37-38, s.d., s.l.

X, La campagne 1914-1918 de l'armée belge, in : Histoire de la gendarmerie, Tome II, pp. 21 et ss., Bruxelles, Gendarmerie, 1980.

X, Visé (4 août 1914). Bouko et Thill, in : Histoire de la gendarmerie, Tome II, pp.55 et ss., Bruxelles, Gendarmerie, 1980.

Quelques photos qui pourraient illustrer l'article.

(Aussi celle de l'ancien ou du nouveau monument.)



**L'abbé Goffin
Directeur du
Collège St Hadelin de Visé**

¹ Certains récits et sources parlent de cinq gendarmes, d'autres de six, ajoutant Justin au nombre. Il est possible qu'ils soient partis de Gemmenich à six mais que seuls cinq d'entre eux participèrent au combat.

² Selon le récit de N. Peiffer, il était sept heures trente.

³ Certains parlent de Henrion.

⁴ Cfr. Note 1 ci-dessus.

⁵ D'aucuns parlent aussi de 13Hr00, voire de 13Hr30.

⁶ Cfr. Note 1 ci-dessus.

⁷ Certains récits parlent de « Vive la patrie ! »

⁸ La tenue du maréchal des logis Bouko se trouve au Musée Royal de l'armée à Bruxelles.

⁹ Voir ci-dessus, note 1.

